

Histoires d'Able Archer

Alexander Kluge

Traducteur : Valérie Leyh



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/1071>

DOI : 10.4000/ceg.1071

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2015

Pagination : 33-38

ISBN : 979-1-03200-020-5

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Alexander Kluge, « Histoires d'Able Archer », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 69 | 2015, mis en ligne le 17 décembre 2017, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/1071> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.1071>

Tous droits réservés

Histoires d'Able Archer

Alexander KLUGE

Le moment le plus dangereux de la Guerre froide

C'était peut-être quelque peu impétueux de notre part lorsqu'au mois de septembre 1983, ma femme et moi, nous déposâmes dans la voiture notre fille âgée de 21 semaines seulement pour nous rendre avec elle au Lido de Venise. Mon film DIE MACHT DER GEFÜHLE était achevé et je le montrai à la Sala Volpi au festival du film.

En soirée, des nuages venant de la mer Adriatique, avec un bord inférieur jaune, s'accumulèrent du côté du Lido. On aurait pu croire qu'ils étaient toxiques. En réalité, aucun danger n'émanait d'eux. La coloration était provoquée par la lumière qui, venant de l'eau, se reflétait en eux de manière surprenante. Je supposai que cet été faisait partie des périodes heureuses de ma vie.

Le légendaire exercice Able Archer auquel participèrent 33 000 personnes

Au mois d'avril 1945, j'étais encore actif. Dans un an, je serai admis à la retraite. Les cartes sur lesquelles sont notées les hypothèses pour l'exercice Able Archer portent des noms de lieu français ; Olomouc pour Olmütz, Ratisbonne pour Regensburg. Les moyens d'information sont d'origine britannique. Nos états-majors sont composés de personnel canadien, français, anglais et américain. Bien que nous communiquions uniformément en anglais, les frontières linguistiques sont insurmontables puisque l'expérience professionnelle constitue une langue en soi. Je ne sais pas si j'ai plus de difficultés à me faire comprendre par un camarade qui a été formé à West Point ou Annapolis (grosse différence !) ou s'il est plus compliqué de parler avec les plus jeunes camarades de l'armée fédérale, qui ne connaissent pas la guerre.

En tant que jeune officier d'état-major de la 1^{re} armée blindée en retraite durant les derniers jours du mois d'avril, nous labourions, en trois colonnes côte à côte, les routes de campagne de la Moravie en direction de la Bohême, et tentions d'arriver à proximité des chars américains du général Patton : trouver un terrain adéquat sur lequel nous pouvions capituler. C'est exactement sur cette ligne de retraite, que je connais donc encore, que se déplaçaient en direction de l'Ouest, selon l'hypothèse

de l'exercice, les deux armées de choc du bloc de l'Est. Elles ont transpercé le mince voile des troupes de l'OTAN et ont pris par surprise deux ou trois terrains d'exercice sur lesquels des défenseurs sont placés de manière symbolique.

Dans cet exercice, nous avions une bonne vue d'ensemble car les états-majors, divisés en camps bleu (Ouest) et rouge (Est), s'entraînaient certes à la gestion d'un cas de crise mais, étant donné qu'il s'agissait d'un exercice, restaient en réalité dans leurs quartiers, une situation qui ne s'est pas présentée pendant la guerre sous cette forme, ni au mois de novembre de cette année 1983 ni en 1945. Au cours des heures suivantes, nous vîmes alors l'offensive dans le Nord venant du Mecklembourg en direction de la Weser et nous nous attendions à être prévenus de l'avancée du gros des troupes de Rouge (correspondant en réalité aux forces armées du groupe Ouest de l'Armée rouge) par les réseaux de communication via lesquels nous recevions les informations sur la situation. Dans le plan de l'exercice, l'ennemi était trop facilement reconnaissable.

Les arbitres permirent que nous communiquions avec le camp adverse par téléphone ou par radio. Pour poser une question à l'adversaire Rouge, il suffisait d'aller à la cantine de notre bâtiment de service. Cela facilitait l'avancement des processus décisionnels relatifs à quelques questions centrales que les cellules de crise des gouvernements réunis dans l'OTAN, et non pas nous, avaient à trancher. Le but de l'exercice était l'étude de ces seuils dans lesquels une telle crise s'intensifie (avec l'offensive des armées blindées centrales en direction de Fulda et Göttingen, après que Rouge s'est assuré la maîtrise de l'espace aérien). Dès le début de l'attaque de Rouge, on devait déployer des armes nucléaires tactiques. Sinon, il fallait immédiatement retourner jusqu'à la côte atlantique et essayer d'embarquer une certaine partie de ce qui restait des troupes. On testait les opérations sur des cartes au moyen de petits drapeaux.

Ma tâche consistait à protéger Bleu – par le biais des services secrets – contre des agents de Rouge. Les réseaux de reconnaissance se trouvant sous mes ordres devaient par ailleurs prédire les mouvements de Rouge. En tant que pure théorie dans le cadre d'un exercice, cela n'était pas pratique ni réalisable. Ainsi avais-je beaucoup de temps à ma disposition pour procéder à des comparaisons, pour me souvenir de ce que je savais de la guerre, et pour produire une esquisse de ce qu'un responsable des services secrets devrait véritablement entreprendre en cas de réel danger. Pour moi, maintenant, il aurait également été intéressant non pas tant d'étudier ce que le camp Rouge fictif planifiait, mais bien ce que pensaient de cet exercice les services très informés du camp adverse réel, sans aucun doute présents dans nos rangs par l'entremise de leurs guetteurs, c'est-à-dire ce que pensaient les excellents collaborateurs des services russes, tchécoslovaques, hongrois et polonais, ainsi que les éclaireurs de la RDA sûrement infiltrés dans l'OTAN. Rien ne dévoile mieux les plans de l'ennemi que le point d'entrée de ses espions. Si je connais les positions auxquelles il s'intéresse chez nous, je devine ce qu'il planifie. C'est pourquoi nous ne démasquons pas les agents adverses que nous découvrons si ce n'est pas absolument nécessaire. Nous étudions plutôt les traces qui les trahissent. Bien souvent je circule, l'œil attentif, à travers les casinos de mon service et d'autres quartiers de l'OTAN. Fréquemment, je découvre alors des personnes que je tiens pour des espions envoyés

par l'adversaire. Et souvent déjà, il en a résulté une conversation tâtonnante qui contenait de nombreuses informations pour chacun des deux camps et qui rapporta bien plus que les contacts transversaux entre les états-majors d'exercice, contacts qui correspondent en quelque sorte à la manière dont des élèves copient les uns sur les autres pendant la récréation.

Moi, nommé TOPAS

Moi qui, même si cette révélation me valut une longue période de détention, lis aujourd'hui avec fierté mon nom de code TOPAS dans mon dossier personnel (dossier reconstitué par des experts à partir de papiers hachés issus de destructeurs de documents trop peu efficaces) qui, après le tournant de la réunification, atteignit le regard de l'adversaire, moi, je m'attribue le mérite d'avoir envoyé, au mois de novembre 1983, le message qui dissipa de justesse une grave erreur d'appréciation de notre camp, relative à l'exercice Able Archer. La manière dont un tel message parvint, depuis mon poste de travail dans une position éminente au sein de l'OTAN, jusqu'à la centrale de Moscou est toujours soumise à ma discrétion. L'essentiel était que les collègues de la centrale me croient. Ils me crurent parce qu'ils savaient que tous les plans de l'OTAN qui pouvaient avoir trait à un potentiel d'attaque passaient par mon bureau. Je me doutais de l'excitation qui s'était accumulée chez les analystes de Moscou qui me dirigeaient. Les événements de l'année étaient effectivement confus. Selon mon propre jugement, l'Ouest (donc « nous » à l'OTAN) possédait dans l'ensemble trop peu d'informations sur ce qui occupait les esprits du camp adverse. Et le Pacte de Varsovie (donc encore une fois « nous », de mon point de vue) détenait trop d'informations sur ce qui était planifié, évoqué, projeté, à nouveau rejeté et fomenté à l'Ouest. Le trop peu était aussi dangereux que le trop. Rétrospectivement, je suggère (mais je ne serai probablement plus jamais interrogé par une quelconque grande puissance comme l'expert que je suis) que les organisations de tutelle et de contrôle devraient vérifier les proportions des données d'espionnage afin d'atteindre une répartition équilibrée, et obtenir l'autorisation d'alimenter ou de réduire les informations, au besoin selon leur propre appréciation. La sécurité du monde dépend d'un tel équilibre.

Comment une erreur d'appréciation aurait pu tourner au fiasco

Un des grands hôtels de Francfort possède une salle de réunion polyvalente. C'est là qu'a lieu le colloque. Le Russe invité, Stanislav Petrov, n'est même pas prévu pour le podium. Y sont installés des frimeurs s'efforçant de justifier leurs postes budgétaires et leurs demandes de financements externes, et d'étayer leurs dernières publications par des exposés et des « interpellations critiques ». L'invitation de Petrov, qui est entretemps retraité, est due à une indication donnée par un institut hambourgeois de politique sécuritaire qui passe pour être informé. Durant la

matinée, Petrov a visité une exposition sur l'art de la propagande à l'époque de Staline à la « Schirn ». Cela l'a captivé émotionnellement. Ensuite, il s'est dirigé vers la Zeil en longeant toujours les vitrines, celles des magasins haut de gamme dans la Goethestraße, puis celles du Roßmarkt et de la Hauptwache. Avant d'arriver au jardin zoologique, il a encore découvert une série de petits magasins. Il y a acheté un sac dans lequel il mettra ses petits souvenirs quand il retournera dans sa patrie. On lui a promis des frais de mission. Ceux-ci sont plus élevés que ses dépenses.

Je rencontre cet homme parce que le journal pour lequel je travaille dispose de beaucoup d'espace pour des informations réellement pertinentes et surprenantes, mais ne présente aucun espace dédié à la reproduction de simples textes de conférence. Dans la salle de réunion, Petrov me semble être un des rares à posséder une expérience personnelle concernant la période historique dont il est question dans ce colloque d'historiens.

- Allons-nous parler du 26 septembre 1983 ?
- Tout le monde m'interroge à ce propos. J'attends que quelqu'un se renseigne sur un jour de travail ordinaire, sur les principes de notre travail. Un seul jour au cours duquel se passe ou aurait pu se passer quelque chose de particulier n'est informatif que si on le situe dans le quotidien, c'est-à-dire sur la toile de fond de la moyenne et de la collectivité.

Je vis que mon interlocuteur était contracté. Nous communiquions par l'intermédiaire d'un interprète, il n'était pas habitué à cela. Et le dialogue ne parvenait pas à s'engager. Je remarquai également que je ne devais rien constater mais poser des questions.

- C'était à quel moment? Était-ce vers minuit, heure de Moscou ?
- Plus ou moins. L'équipe commence le travail à 19h.
- Vos ordinateurs ont sonné, déclenché l'alarme ?
- Ils ne sonnent pas. Ce sont les moniteurs qui montrent de façon muette que quelque chose ne va pas, qui indiquent, pour ainsi dire, le seuil d'alerte.
- Que montraient-ils ?
- Des pointes vertes. Cela veut dire « missiles au-dessus du pôle Nord ».
- Combien ?
- Cinq.
- Pourrait-il aussi s'agir d'avions et pas de missiles ?
- Comment des avions peuvent-ils arriver là ?
- Sur combien de vos ordinateurs pouvait-on voir de telles pointes ?
- Sur l'ensemble des 26 ordinateurs. Les appareils n'étaient en service que depuis peu. Nous ne les considérons pas comme fiables.
- Étiez-vous effrayé ?
- Nous n'avons pas contrôlé les ordinateurs mais l'information originale; sur les enregistreurs des satellites en orbite.
- Vous pouviez les voir ?
- On doit les appeler.

- L'observation fut confirmée?
- Exact. Un des sept satellites a vu les objets qui semblaient se déplacer près du pôle Nord en direction de Moscou. Un deuxième a survolé les rampes de missiles dans l'Ohio. Nous pouvions donc relier les deux données.
- Et pourtant, ils n'ont pas déclenché d'alarme?
- Il ne faut pas hausser le ton de suite. Nous étions inquiets.
- Mettiez-vous en doute les signaux émis par vos moniteurs?
- Il y a des cas où les rayons du soleil du soir, placés dans un certain angle par rapport à une formation de nuages, donnent un signal qui correspond à un missile observé. Les pointes sont soumises à interprétation.
- Et qu'est-ce qui vous a dissuadé de transmettre un message à votre hiérarchie?
- Le chiffre 5. La ligne de vol de cinq objets en direction de Moscou ne correspondait pas à la représentation que nous nous faisons de la guerre que nous connaissions et que nous avions répétée.
- Un départ en masse aurait correspondu à cette représentation?
- Une telle représentation est certes une hypothèse, et non pas une donnée acquise. Elle se compose de probabilités dont aucune n'existe réellement. Le début d'une guerre peut aussi être composé d'un tas d'invéraisemblances.
- Ce que vous craigniez d'une manière générale, c'était ce que l'on appelle un « coup de décapitation »? Est-ce qu'une telle chose peut réussir avec cinq missiles?
- Réussir, non. Mais on peut tenter la chose.
- Pourquoi hésitez-vous à informer vos supérieurs et le Politburo?
- Nous considérions que les supérieurs étaient suffisamment inquiets. Le message des ordinateurs et des observateurs en orbite ne nous paraissait pas assez univoque.
- Qu'ont entrepris vos collaborateurs?
- Nous avons éteint les ordinateurs et les avons rallumés. Nous avons fait un *reset* de tous les appareils.
- Une grande responsabilité reposait sur vos épaules!
- Je pensais à mon formateur W. E. Antonov. Il nous avait décrit (en une autre occasion) la centrale que nous devons informer comme un « instrument nerveux ». Il faut le craindre autant que les signes qui nous parviennent de l'ennemi, disait-il.
- Mais vous ne deviez pas hésiter non plus.
- Il est de notre devoir d'agir rapidement.
- En raison de l'évaluation de la situation?
- De quelle évaluation? S'il est plus dangereux pour la patrie de créer le trouble au sein du centre politique, un nid de frelons, ou s'il est plus dangereux d'attendre que les missiles sur les moniteurs continuent à se déplacer? Tout était une expérience.
- Cela a duré combien de temps?
- Une bonne heure. Une nouvelle alarme la nuit? Mais à ce moment-là, nous avions déjà pu constater que les missiles découverts préalablement avaient de nouveau disparu de nos écrans.
- Une situation inconnue jusqu'alors?
- Une situation claire et nette.

- Avez-vous été félicité ou puni ?
- Ni l'un ni l'autre.

Je me renseignai auprès d'un des collaborateurs de l'institut hambourgeois de politique sécuritaire au sujet de l'avantage que pouvait avoir un camp à déclencher le premier une frappe par rapport à l'autre superpuissance qui n'y est pas préparée. Il ne put pas me le dire. Je posai la même question à Petrov. Celui qui frappe d'abord vit plus longtemps, me répondit-il. Combien de temps ? Petrov : 20 à 30 minutes. Puis vient la riposte. Il faut garder un certain calme au moment décisif, conclut Petrov.

Traduit de l'allemand par Valérie Leyh